

DE LA SCÈNE A L'ÉCRAN -- DE LA SCÈNE A L'ÉCRAN



Jean DESAILLY, Marie-Hélène DASTE et Jean-Louis BARRAULT dans une scène d'« Hamlet » au Théâtre Marigny.

## L'Hamlet 1946 a dépouillé sa gangue romantique

**L**A merveilleuse soirée Rideaux gris, presque abstraits; jeu savant de tentures d'un velours presque mécanique et sans pouvoir évocateur, qui s'abaissent, se lèvent ou coulissent dans mille plans, comme pour obéir au plus subtil des engrenages; un décor aussi dépouillé que possible, vide et plein comme un crâne mort, sur lequel viennent agir des éclairages à rendre jaloux Gaston Baty lui-même, et calculés au millimètre de faisceau près: tel est le lieu strictement « géométrique » où évolue, sur la scène du Théâtre Marigny, la courte vie et la pensée d'Hamlet.

La pensée, peut-être, plus que la vie, car Jean-Louis Barrault a, semble-t-il, conçu un Hamlet essentiellement cérébral, complexe, retors, au centre d'une infinité d'inquiétudes contradictoires mais intellectuelles, moins mystérieuses, pourtant, et moins métaphysiques qu'on ne le croit.

Je ne me livrerai pas, en cette courte chronique, au petit divertissement, pédant et inutile, de l'exégèse, pour tenter de délimiter la part exacte de Shakespeare, de Gide et de Barrault dans ce nouvel Hamlet 1946. Cela me paraît tout aussi vain qu'une « analyse », petit scalpel en main, du génie de Shakespeare; on ne fait pas l'autopsie du génie, et Hamlet, en particulier, a de quoi essouffler le commentateur.

Je crois cependant qu'en réagissant contre une certaine tradition romantique — les romantiques ont trop exclusivement accaparé Shakespeare — qui faisait presque d'Hamlet — ancêtre du Rolle de Musset, J.-L. Barrault a utilement détruit certains préjugés. L'Hamlet qu'il nous présente est un homme viril, conscient, insensé par calcul, et qui sait ce qu'il veut... Peut-être le sait-il trop bien et je crains qu'après cette mue, il n'émeuve l'esprit beaucoup plus que le cœur.

Est-ce bien ce qu'a voulu Shakespeare, moins systématique, et qui jetait à la pelle, sur la scène, ce fameux « lumier » dont parle Voltaire, et qui a précisément de quoi alimenter aussi bien le cœur que l'intelligence?

Quoi qu'il en soit, si l'on admet le principe d'une telle interprétation — et « Hamlet » est de ces œuvres capables de justifier mille interprétations — on ne peut qu'éprouver de l'admiration pour l'extraordinaire façon dont Barrault s'est intégré à Hamlet. Élegant, « princier », solide et sain, humain, il vit intensément chaque phrase, chaque geste, chaque regard; on oublie l'acteur, on ne voit qu'Hamlet, prince de Danemark, vengeur de son père assassiné et trompé par sa femme et son frère, Hamlet porteur à dix-huit ans de tout le mal et de toute la pureté des hommes, mais dont la « mélancolie » n'est pas qu'une vaine contemplation. Avec l'aide de Shakespeare, Barrault démontre que la poésie ne se nourrit pas que de chimères, et qu'elle peut rester sur la terre.

A cet Hamlet vengeur, il manque cependant un ennemi: Pierre Renoir, pour une fois, n'a pas réussi à faire vivre son personnage. Il est un roi Claudius beaucoup trop symbolique, mou, détonnant même, et qui paraît une innocente victime.

Le même manque de perversité et d'hypocrisie caractérise la reine incestueuse et meurtrière, sa complice, Marie-Hélène Dasté.

Jacqueline Bouvier, par contre, est une bien touchante Ophélie dont la folie, sensuelle et poétique, constitue un intermède qu'on n'est pas près d'oublier.

André Brunot (Polonius), Jean Desailly (Horatio) et Roger Rudel (Laertes) sont excellents.

Les costumes conçus par André Masson (sauf celui d'Hamlet) me paraissent discutables.

Jean AVRAN.